N° 20 — Troisième Année — 25 Octobre 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

UNE BONNE NOUVELLE

L'apôtre infatigable du Spiritualisme, M. Léon Denis, qui met si vaillamment son cœur, son intelligence et son admirable talent oratoire au service de la plus sainte des causes, fera, le 1er novembre, à 2 heures *précises*. Salle du Grand-Orient de France, 16, rue Cadet, une conférence sur

LE SPIRITISME ET SON ROLE DANS LE MONDE

Notre éminent confrère poursuivra la série de ses conférences dans les villes ci-dessous désignées :

Bruxelles, 5 nov. — Charleroi, 16 nov.
Liège, 8 — — Orléans, 19 —
Bordeaux, 26 novembre et 2 décembre.
Toulouse en décembre.

Que tous ceux qui cherchent la lumière se rendent à ces rendez-vous : ils trouveront dans les paroles de l'apôtre, la Science qui éclaire l'intelligence et la foi qui détermine les volontés.

Nous prions instamment toutes les âmes véritablement soucieuses de posséder une orientation morale positive de se rendre à l'appel de ce sage, une des lumières spiritualistes les plus puissantes de nos temps modernes.

VERS LE PROGRÈS SPIRITUALISTE

Le moment décisif et solennel de la victoire du Spiritualisme sur les ténèbres de l'erreur approche chaque jour. Le sentier, péniblement tracé par les valeureux pionniers de la lumière et de la vérité, est maintenant une route ensoleillée, sur laquelle la foule à grands pas gravite vers la montagne sainte du Progrès. L'effort constant et énergique des intrépides apôtres de la fraternité et de la justice a fait son œuvre, car, désormais, une grande lumière éclaire le monde et dirige, avec sûreté, vers l'avenir serein de leur destinée, les âmes hier encore incertaines et troublées par les sollicitations confuses de leurs appétits divers.

La lutte est la condition du progrès, aussi devons-nous, sans nous lasser, continuer l'effort de nos devanciers et vivifier par notre constance, l'ardeur de notre foi, l'exemple de tous les instants, les glorieux combats qu'ils ont soutenus.

L'ennemi, le fanatisme obscur et l'égoïsme cruel ne se tiennent pas pour battus, aussi avons-nous chaque jour à saper la bastille des préjugés et à forcer l'hydre du mensonge à rentrer confondu dans ses repaires ténébreux. Ses velléités de relever sa tête hideuse à chaque instant se montrent, mais il dépend de nous

que vains soient ses assauts, ses mines souterraines qu'il multiplie : il faut qu'il reste vaincu pour toujours. Déjà, il est réduit aux moyens perfides des luttes sournoises, tandis que son adversaire a conquis le grand jour et qu'en pleine lumière, il poursuit ses victoires; et le Spiritualisme, aux peuples attentifs, annonce la Fraternité; la Liberté de l'âme humaine retentit par le monde de tout l'éclat de sa voix, il proclame son immortalité.

Son admirable doctrine, qui procède du désintéressement, le rend invincible, et les ennemis conjurés de l'indépendance de l'esprit, les sectes fanatiques des prétendues religions, qui ne sont en réalité que discorde, en sont réduits, mettant le comble à leur folie, à leur impuissance, à leur dépit, à lancer leurs obscurs anathèmes contre le soleil radieux de la Vérité qui grandit sur le Monde.

Le matérialisme, cet autre fléau enfanté par l'orgueil et l'ignorance, lui, autrefois si redouté, aujourd'hui se déclare honteux de ses méfaits et s'incline devant la science expérimentale, devant le fait positif, certain, enregistré par les forces mèmes de la Nature au service de l'intelligence.

Le mauvais vouloir, le parti pris obstiné autant que stupide restent donc seuls en face du flambeau de la Vérité qui pénètre et réchauffe de ses rayons les intelligences les plus engourdies ; c'est la nuit qui prétend vaincre la lumière du jour ; c'est l'ignorance systématique qui feint de s'apercevoir que lointain est le passé, que le présent ne lui appartient déjà plus et qu'à l'instant même le ciel est coloré des lueurs éclatantes du soleil radieux du Spiritualisme. Cet astre puissant va baigner le genre humain des effluves vivifiants de l'Amour et de la Fraternité ; il va féconder le germe de désir de progrès, d'idéal et de confiance dans la destinée que le Créateur a déposé dans toutes les âmes ; il va éclairer de ses rayons limpides les splendeurs du Vrai, animer les séductions irrésistibles du beau, du bien, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est juste.

Et l'intelligence humaine se développant, grandissant dans le champ divin des lois qui nous régissent, pénètrera de plus en plus le concert harmonieux qu'elles renferment; éclairée par la vérité, elle comprendra toute l'horreur du mensonge, de la haine, de l'égoïsme et de l'orgueil ; elle cultivera avec empressement les sublimes réalisations de l'Amour, la Fraternité et la Justice...

Et l'âme humaine, ainsi fortifiée dans ses aspirations, obéira, confiante, à sa destinée immortelle, et marchera, enfin calme et sereine, de conquêtes en conquêtes vers son idéal de Progrès et de Bonheur.

BEAUDELOT.

APPEL AUX FEMMES

La conscience des nations exprimée par leurs gouvernements semble étrangement élastique, si l'on considère les événements auxquels se trouvent mêlées l'Europe et l'Amérique.

Jamais on n'a tant parlé d'Humanité et de justice, et jamais les droits et les libertés des peuples n'ont été si ouvertement foulés aux pieds ; jamais la force ne s'est mise plus activement au service de l'intérét, que parmi les gouvernements de chrétiens et les nations dites civilisées.

N'y a-t-il qu'hypocrisie parmi toutes ces manifestations de sentiments justes et élevés; l'idée du bien n'est-elle qu'un moyen destiné à masquer les agissements du mal? Nous ne le croyons pas.

Nous pensons qu'à côté de la duplicité des gouvernements et de ceux qui déterminent le pouvoir, il existe un nombre toujours plus grand d'individus qui désirent une société meilleure et qui cherchent par des voies diverses à établir plus d'équité parmi les hommes.

Il s'épanche une sorte de conscience populaire dont la voix se fera entendre de plus en plus nette et impérieuse, et qui s'élèvera audessus des considérations posées par les gouvernements pour protester et pour parler au nom de la justice.

Cette conscience populaire, c'est l'écho des consciences individuelles indignées et groupées dans un même mouvement de pitié et d'équité, et quand cette conscience populaire sera devenue assez forte pour couvrir les clameurs intéressées d'une minorité aveuglée par des conceptions étroites et barbares, ses crimes nationaux cesseront de rejeter l'humanité en arrière dans

la nuit des vieux siècles d'oppression et de cruauté.

Mais cette conscience populaire, elle n'est encore qu'à l'état d'embryon ; sa conscience individuelle dont elle est le reflet n'est point assez affermie, assez énergique, assez renforcée par le concours des consciences voisines.

Il ne suffit pas de protester faiblement contre la force et la violence et de se répandre en lamentations inutiles sur le sort des victimes de l'iniquité : il faut agir !

Ce n'est pas une action directe et matérielle à laquelle nous faisons appel ; car, hélas ! l'individu, le simple citoyen n'a pas en sa main le levier qui fait mouvoir les Etats. Nous parlons simplement d'une action purement morale, mais dont la puissance peut cependant devenir assez forte pour constituer un de ces courants d'opinion publique contre lesquels ses pouvoirs sont impuissants.

Ce résultat ne peut être atteint que par l'extension de la conscience individuelle ; chacun de nous doit non seulement affiner sa conscience, mais chercher à éveiller la conscience chez ceux qui l'entourent.

Les femmes surtout, par leur mission au foyer, par leur rôle d'éducatrice, peuvent avoir sur l'avenir de la Société future une influence prépondérante.

A elles de s'élever de toutes leurs forces contre les spoliations et les injustices, à elles de protester contre les iniquités sociales ou privées ; à elles d'inculquer à leurs enfants l'amour du bien et l'horreur du mal ; à elles d'imprimer à leur entourage le sentiment du devoir, de l'amour et de la compassion.

Déjà, timidement, elles ont essayé, dans diverses circonstances, de faire entendre leurs voix ; mais ces voix sont trop faibles, elles ne peuvent être entendues.

Femmes de toutes les nations, une magnifique occasion se présente à vous pour défendre la cause de la justice ; un malheureux petit peuple coupable de posséder quelques mines d'or qui excitent la cupidité d'une puissante nation va être contraint, pour défendre le sol sacré de la Patrie, de soutenir une lutte inégale et sanglante. Ne prendrez-vous pas sa défense et, au milieu de la barbarie de notre temps, ne viendrez-vous pas rappeler la cause sacrée de la Justice.

Unissez-vous toutes dans une même protestation indignée, dans un même appel au Droit et à l'Humanité, vous aurez eu la gloire, même si votre effort est stérile, de prouver qu'au dessus de la conscience factice des gouvernements et des grands il existe la conscience éternellement vivante des humbles et des nations.

Henri de Latour.

RÉVÉLATION

Il arrive parfois, qu'au noir de l'existence
Une lueur hésite en l'horizon de poix
Et parmi la torpeur de l'angoissant silence,
Comme un souffle, vous parle une lointaine voix

Et la lueur prend forme et grandit, se précise :
Un Etre d'au-delà, dont l'âme resplendit,
Aux yeux larges ouverts, tout emplis de surprise,
Apparait — vision étrange qui grandit, —

Et la lointaine voix soudain vibre, plus claire,
Et son timbre n'a plus rien de mystérieux :
On dirait qu'une bouche aimée et familière
Apporte des conseils — voix de père ou d'aïeux !

Et cette vision ce n'est pas un mirage
Cette voix ce n'est pas trompeuse illusion :
De même que les yeux contemplent bien l'image,
L'oreille, nettement, recueille chaque son.

Quel est donc cet étrange et troublant phénomène ?
Les miracles d'antan osent-ils refleurir ?
Et les célestes voix de Jeanne la Lorraine
Vont-elles, à nouveau, préparer l'avenir ?...

Incrédules rieurs, dont les plaisanteries
Déferlent, bruyamment, au seuil de nos Espoirs
Je vous plains. Sous l'assaut froid des intempéries
Vous vous enliserez dans un torrent de noir.

Et les Esprits aimés, dont la sollicitude
Nous suit, jalousement — tels des anges gardiens —
Ne pourront que gémir — et leur inquiétude
Sans les guider suivra vos pas lourds, incertains.

Esclaves attachés à la triste matière
Les claires visions s'éloignent de vos yeux,
De vos yeux qui nieraient la divine lumière
Et chercheraient l'Enfer au cœur même des cieux

O vous, nombreux amis qui peuplez les espaces,
Penchés sur nos douleurs — amis chers et bénis ! —
Que vos cendres pitiés, prodigues, jamais lassés
Descendent vers ceux-là du fond des Infinis.

Peut-être, grâce à vous — sublime renaissance —
Une aube de triomphe, en leur âme, poindra
Dissipant, d'un seul coup, les ombres d'Ignorance :
La Vérité divine alors seule, luira !

Paris, 1er octobre 1899.

Octave Charpentier.

DU PRINCIPE INTELLIGENT

Le principe intelligent est-il divisé à son origine et se réunit-il par la suite pour former un être complet?

Le Principe intelligent se développe avec l'être, et il est un à son origine, un pendant son développement, un toujours!

C'est une étincelle qui va grandissant pour devenir lumière et enfin soleil. Ce qui nous occupe aujourd'hui c'est de connaître le moment où cette étincelle parait et transforme l'être matériel en être intelligent ?

Tant que l'être pendant ses premières pérégrinations dans la forme animale ne possède encore que la vie latente, le mouvement, tant que, atome, molécule, vibrion, paraissant et disparaissant en quelques courts instants, il ne sert encore qu'à la transformation de la matière, tant qu'il n'a pas conscience de sa vie, on doit admettre qu'il ne possède pas encore en lui l'instinct qui devient plus tard intelligence, âme, esprit.

Ces êtres sans nom, sans forme précise, impalpables et presque invisibles qui peuplent la matière fluidique et la matière compacte, sont l'état intermédiaire entre la vitalité végétale et la vie animale qui commence.

Selon moi, cette divine étincelle éclaire la matière dès qu'il y a chez l'être le sentiment de la conservation de sa vie.

A partir de là, il est quelqu'un; il ne sait pas encore, mais il sent en lui cette chose indéfinissable qui est la vie!

Ce sentiment est tout instinctif encore, car l'animal comprenant à peine la vie ne craint pas la mort, ne connaissant pas le danger le fuit rarement, la mort le prend sans souffrance, pour ainsi dire, et le transporte à une autre forme. C'est le point intermédiaire entre l'instinct et l'intelligence; de ce premier état au second c'est-à-dire à l'intelligence, il a bien entendu tous les degrés par lesquels l'être est obligé de passer pour arriver du moins au plus.

Quand l'instinct devient pour l'être l'intelligence de la conservation de sa vie, il y a crainte de la mort et souffrance, l'animal défend sa vie par tous les moyens, attaque de l'ennemi, prévision du danger, ruse pour l'éviter; il s'aime et il se disputera à la mort tant que ses forces le lui permettront. Il y a déjà mémoire, raisonnement et volonté dans sa lutte contre la loi fatale qui l'enveloppe sans qu'il puisse s'y soustraire. Ne pourrait-on pas ajouter qu'il y a aussi intuition de souffrances précédentes, cette crainte innée de la mort n'est-elle pas le résultat d'une espèce de souvenir de luttes antérieures? Qui sait?

Je crois qu'à ce moment-là l'étincelle intelligente est bien près de s'illuminer pour une transformation plus importante encore, je crois que le moment n'est pas loin où cette intelligence pourra s'appeler, disons le mot : Ame!

Alors cette créature ne va plus seulement défendre sa vie, mais chercher à la conserver, travailler pour la prolonger; encore quelques passages et elle va conquérir la possession d'elle-même, elle va arriver au libre arbitre. De là y a-t-il bien du chemin à faire pour comprendre le devoir de conserver la vie, la nécessité de l'épreuve et le but imposé à la créature par le Créateur?...

Aller plus loin serait sortir des limites que nous nous sommes imposées, mais, je vous le répète en terminant, l'œuvre de Dieu est admirable d'ordre, d'enchaînement, d'harmonie, de simplicité, l'orgueil humain parait à peine quand on contemple cette grandeur! Aussi quoique l'homme se révolte à cette pensée, il n'en est pas moins vrai qu'en étudiant attentivement le monde qu'il habite, son origine est facile à établir.

Roi de la Création par la loi du progrès, l'homme comprendra plus tard le lien de solidarité qui l'unit à tous les êtres dont il est entouré; à cette époque de fraternité, il ne s'intitulera plus maître et roi, mais père protecteur des êtres inférieurs qui commencent la vie qu'il finit!

C.

VOIX DE L'AU-DELA

Réflexions à propos d'une conférence spiritualiste.

Ma chère amie,

Je n'ai pas manqué d'être avec vous mercredi soir; tu sais combien je m'intéresse à toutes ces

questions, au triomphe de cette vérité séculaire qui vient de nouveau éclairer le monde pour l'arracher au matérialisme, à la démoralisation, et au crime. Si cette doctrine admirable pouvait être acceptée de lá France, comme elle relèverait cette généreuse nation dont la vitalité n'est pas encore épuisée, et qui n'attend qu'une grande idée pour se relever.

Je pourrais dire combien il est malheureux de constater tant d'animosité et d'injuste parti pris chez ceux qui devraient, plus que tous les autres, sinon accepter les doctrines, sœurs des leurs, tout au moins les accueillir avec courtoisie.

Mais.... laissons cela.

Vous serez peut-être intéressées de savoir de quelle manière, un désincarné comme moi par exemple, c'est-à-dire, un esprit dégagé des liens matériels qui retiennent l'homme parfois si longtemps dans des régions illusoires, où il continue à vivre une vie semi-physique, peut se mettre en rapport avec un milieu d'incarnés, pénétrer dans une réunion comme la vôtre.

Or, si l'homme qui est encore engagé dans les émanations de la vie physique, c'est-à-dire qui vit dans les états inférieurs du plan astral, peut venir directement dans une assemblée, s'y trouver en esprit et en corps astral, ce qui est vrai pour le plus grand nombre des décédés; l'esprit suffisamment élevé ne pourrait directement subir le contact physique et psychique d'un milieu terrestre, aussi se contente-t-il d'être en rapport avec les vibrations mentales élevées de ce milieu, avec lesquelles il se met en unisson; il s'accorde en quelque sorte avec la mentalité de l'orateur et celle de l'assistance, et se met à vibrer en harmonie avec les êtres dont il désire percevoir les sentiments et les impressions.

La présence directe de l'individu n'est nullement nécessaire pour qu'il soit avec ceux dont il désire le contact.

La pensée, qui ne connait pas de distance, se manifeste également bien, quel que soit le point où elle est émise; mais si l'action est moins physique, elle n'est pas moins réelle; un dialogue admirable, un échange de vibrations subtiles a lieu entre le désincarné et l'incarné, langage qui dépasse tous les langages terrestres, par sa sublimité, et qui ne s'adresse qu'aux principes les plus purs et les plus élevés de l'homme.

L'esprit s'adresse à l'esprit, et non l'être matériel à l'être matériel, les liens de l'affection, les sentiments d'amour ne sont ni rompus, ni stérilisés; ils sont portés à leur plus haute expression dans ce langage des âmes qui demande pour être compris un degré déjà suffisant d'épuration, permettant d'entrevoir les admirables modes de la vie spirituelle.

C'est ainsi que tout en ne se replongeant pas dans les vagues de l'océan psychique qui entoure la planète, l'esprit des régions plus pures qui domine le monde trouble de la transformation, reste en union de pensée avec ceux qui habitent la terre, certes, il voit moins bien les intérêts matériels, les petits événements qui occupent tant les humains, mais il voit mieux la vie de leur âme, il pénètre lui-même dans sa vie intérieure, il est avec l'être réel dans sa vie morale et intellectuelle, et non avec cette apparence qui pour l'homme physique semble tout, et qui pour l'esprit n'est que l'informe chrysalide du divin papillon.

A. C.

Réflexions d'un de nos écrivains (désincarné) sur le fonctionnement du cerveau d'un médium.

Savez-vous, ma petite amie, que vous possédez là un instrument merveilleux, d'une sensibilité, d'une délicatesse, d'une symétrie parfaite. Je faisais remarquer à mes amis de G. la différence de votre cerveau et de ceux des personnes qui vous entourent. Celui de Mme D. est plus fort, plus développé que le vôtre ; mais moins délicat ; son enveloppe cranienne est bien plus forte, celui de Mme A. est moins grand que celui de Mme D., mais tout aussi résistant ; ce sont des cerveaux qui peuvent beaucoup penser et agir par eux-mêmes et sans se fatiguer ; tandis que la vôtres demande beaucoup de ménagements, il faut lui éviter les chocs brusques, toute tension ; sinon l'admirable petite machine est blessée, souffre, veillez-y.

Vraiment cette étude est aussi singulière qu'intéressante :

Voir fonctionner le cerveau, ce moteur de l'être ; suivre les courants physiques qui le traversent ; voir la pensée se transformer en image, l'image en parole, la parole en forme littéraire, n'est-ce point une merveille ?

Regarder ma pensée s'irradier hors de moi et se transfuser en vous sous l'aspect de forme qui

lui est propre, ceci est un spectacle dont l'attention ne se lasse pas et bien fait pour captiver mon esprit observateur. D.

Six semaines après la mort.

Oui, ma chère femme, j'ai revu la plupart de mes amis ; mais surtout ceux qui sont suffisamment dégagés pour se trouver dans la sphère qui m'est accessible.

Je suis dans un état encore intermédiaire qui me limite et qui ne me permet pas de me transporter en tous lieux, il faut que je prenne plus de force et plus de développement.

J'ai revu tes chers parents, ils sont dans cet état heureux que la justine divine accorde aux belles âmes qui ont fait leur devoir simplement et sans emphase ; ils font partie de ce corps d'élite où l'humanité se retrempe, ils sont de cette phalange qui est la conscience de notre monde et où j'espère trouver une petite place afin d'accomplir avec eux tout mon devoir.

Ton père et ta mère ont les yeux sur toi, ils t'inspirent et te protègent ; ils sont plus avancés que moi dans l'état spirituel, plus avancés que de ceux de ma famille qui ont encore bien du chemin à faire pour avoir la lumière, cette lumière dont certains parlent sans bien la connaître.

Je ne sais encore à quel emploi je pourrai utiliser mes forces ; j'ai besoin de me pénétrer de la vue du monde spirituel et de bien comprendre l'ensemble des lois universelles dans ce qu'elles nous ont d'accessibles ; il faut que je puisse embrasser l'admirable travail de ce monde merveilleux avant de participer à l'œuvre commune.

J'ai beaucoup à te dire, mon amie, mais je ne sais par où commencer, tant mes impressions sont diverses et variées, et tant l'influence des choses terrestres trouble l'entendement de l'esprit. Je ne puis m'habituer encore à la rapidité inouïe des sensations et à la mobilité des tableaux qui se succèdent à ma vue. Je suis ébloui par la merveilleuse éclosion de tout ce que je vois sans pouvoir traduire nettement ce que je ressens.

Voilà, ma chère, amie l'état encore imparfait dans lequel je suis. Tes parents t'embrassent tendrement et je me joins à eux. Nous devons les remercier, car ils nous ont bien soutenus dans nos dernières épreuves. A bientôt.

A. C.

La mort révèle les secrets de la nature.

Le 16 oct.

Tu as eu dernièrement, ma chère enfant, le premier cri de triomphe de ton amie, de cette âme si aimante et si dévouée qui goûte aujourd'hui le bonheur de la vie spirituelle. Les souffrances qu'elle avait endurées avec patience avaient aidé à sa dématérialisation, et, joyeuse, elle s'est élancée dans les espaces infinis quand les derniers liens ont été rompus.

La mort n'est rien, elle te l'a dit aussi, et cependant elle en avait eu si peur ; mais nous la considérons, nous, comme une libératrice, et nous voudrions mettre dans le cœur de tous les hommes la conviction profonde que ce qu'ils regardent comme un malheur, est en réalité ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant.

La mort nous délivre de nos chaines, elle rend à son véritable milieu l'âme qu'elle sépare du corps, elle ouvre devant nous les champs immenses et splendides à l'œuvre divine, elle nous fait pénétrer les secrets de le nature, elle fait briller à nos yeux la véritable lumière et inonde notre cœur des joies les plus pures. Ne la craignez donc pas. Je prêche un peu des converties ; mais ces lignes pourront être lues par des personnes qui redoutent la mort, et elles y puiseront de la force et des consolations : c'est pourquoi je te les ai dictées.

C. B.

Retrouvé.

Le 16 oct.

Ma chère bonne marraine. Je suis bien souvent près de vous en compagnie de ma chère grand'maman que je ne quitte presque jamais depuis que je suis venu la trouver dans ce monde si beau. Si vous saviez, bonne marraine, comme il est doux de se retrouver et comme on a vite fait d'oublier tout ce qu'on a souffert sur la terre, quand on est arrivé comme moi à la source même du bonheur et de la paix. Ah ! je ne regrette rien de la vie et je suis bien heureux de l'avoir quittée avant que les cailloux du chemin aient meurtri mes pieds, et que le souffle d'incrédulité qui dessèche tant d'âmes n'ait effleuré la mienne ! VOTRE PETIT GEORGES.

La science du divin.

Le 16 oct.

Mes chers amis, vous me réclamez et moi aussi j'avais hâte de venir vous dire quelques

paroles qui vous prouvent que je pense toujours à vous. Je fais des progrès dans ce monde où tout est harmonie, où chacun trouve de quoi satisfaire toutes les aspirations de l'esprit et du cœur; mais je vais lentement, car je me heurte à chaque instant à des choses absolument nouvelles pour moi, qui ne me suis jamais occupé pendant ma vie terrestre de toutes ces questions de spiritualisme et d'immortalité. Je vois passer devant moi des nouveaux venus dans l'au-delà et me devancer, me laissant bien en arrière, et je comprends maintenant que toute la science humaine ne sert à rien, si elle n'a pour base et pour principe la connaissance du divin.

P. M.

L'AME ÉTRANGÈRE

(*Suite et fin.*)

A mesure que je grandis, je recherche toujours, inconsciemment, irrésistiblement, le contact des hommes, le voisinage des foules. Là seulement je vis et je pense. La solitude ne va pas, pour moi, sans d'épaisses ténèbres, que la présence de plusieurs de mes semblables dissipe aussitôt. Je ne vis vraiment que quand je me vois et me sens entouré d'autres hommes. Alors seulement mon cœur bat pleinement, mon âme perçoit de riantes ou de terribles images, et alors aussi ma volonté, si peu énergique d'ailleurs, se tend comme un ressort d'acier.

Et quelles jouissances dans la sensation perçue, celle d'un être nouveau se formant en moi de la condensation d'éléments divers... allons, pensée horrible, voilà que tu viens encore me hanter, mais, cette fois, sous une apparence plus précise et plus redoutable. Oh! qui me débarrassera de ton affreuse obsession?...

Une de mes impressions les plus intenses, est celle que je ressentais lorsque, entrant dans une église, j'étais subitement envahi par le recueillement ineffable qui planait sur l'assemblée. Ce recueillement, il s'incarnait en moi, et insensiblement, en peu d'instants, je devenais ce sentiment lui-même; il me semblait que j'avais une racine qui plongeait dans chacune de ces bouches, dans chacun de ces fronts, dans chacun de ces cœurs, et qu'en même temps je m'élançais dans les espaces célestes comme une prière.

Oh! la prière! C'est dans ces seules circonstances que je l'ai comprise. Que de fois, isolé, m'efforçant de me recueillir, j'ai voulu prier sans pouvoir y réussir. Les mots, à la vérité, venaient bien à mes lèvres; mais la pensée même de la prière, comme elle était étrangère à mon cœur!

Mais lorsque, au contraire, noyé dans le flot des fidèles, je m'unissais à eux dans un commun élan, oh! alors, quel souffle enflammé s'échappait de mon être, m'enlevant tout entier au-dessus des misères de ce monde. Comme *je vivais* ma prière! Quand je commençais : « Notre père, qui êtes aux cieux, » je voyais, oui je voyais, non il est vrai avec mes yeux corporels, mais plus distinctement encore qu'avec ces organes de la chair, avec les yeux de l'esprit et du cœur, je voyais, dis-je, le père céleste dans sa gloire, dans sa bonté, dans sa justice. Je le contemplais, autant qu'il est permis de supporter un éclat trop brillant pour notre faible vue, et la vision, extatique et sublime, durait ainsi jusqu'à ce que la foule, sortant peu à peu du temple, me laissât seul, perdu sous la froide immensité des voûtes.

Et alors, oh! alors, quelle chute, quel lamentable retour... aux splendeurs entrevues, à la plénitude des sensations et des sentiments, succédait instantanément, sans transition aucune, une impression d'angoisse, de vide, de découragement. Plus de volonté; à peine avais-je celle qu'il me fallait pour me lever de la chaise sur laquelle je restais affaissé, anéanti, et pour sortir de ce lieu où, après avoir goûté des extases divines, je ne trouvais plus maintenant qu'une solitude morne et empreinte d'une vague horreur.

Puis, plus tard, ce que j'avais éprouvé, enfant, dans les églises, je le ressentis, jeune homme, dans les réunions publiques, où se traitaient des questions politiques et sociales, que je me mis à fréquenter assidûment. J'y étais attiré comme par une source de vie dans laquelle j'allais me retremper. En dehors d'elles peu de pensées, une méthode de raisonnement simple, vulgaire, terre-à-terre, comme celle de tout le monde ; une fois dans la salle où bouillonnait la foule, une fois plongé, baigné dans cette atmosphère brûlante, surchauffée par une ardente et commune pensée, je me sentais tout pénétré, imprégné de cette pensée qui, non seulement devenait mienne, mais qui se faisait ma dominatrice, et me poussait à pro-

noncer des paroles et à accomplir des actes dont le souvenir, plus tard, me plongeait dans le plus grand étonnement.

Hélas, hélas ! Tous ces souvenirs que ma mémoire trop fidèle évoque comme autant de fantômes, ne sont-ils pas la preuve que cette chose entrevue, qui me fait frissonner d'épouvante, est bien la vraie, la seule cause de l'inexplicable rôle que j'ai joué dans la funeste catastrophe...

J'y arrive, à cet effroyable événement. C'était un matin, une belle matinée de printemps. Le soleil venait de se lever radieux, éblouissant, parant toutes choses de beauté et de grâce. Par un singulier et douloureux phénomène, je ne goûtais nullement le charme de ce spectacle qui, d'habitude, me ravissait et m'enchantait. Il semblait que quelque chose de semblable à un prisme malfaisant se plaçait entre lui et moi, déviant et déformant des sensations qui, en temps ordinaires, eussent pénétré jusqu'à mon entendement pleines de délices, et qui ne m'apportaient, quant à présent, qu'une impression de gêne et de malaise.

Pressé de fuir l'extraordinaire angoisse qui m'étreignait la gorge et la poitrine, je résolus de sortir de la ville et de gagner les champs.

Quelle force mystérieuse me poussa vers une partie de la banlieue que je ne connaissais pas, précisément au jour et à l'instant où allait s'accomplir le drame? Un aimant humain, sans doute, à l'attraction duquel, inconsciemment, j'obéissais.

C'était une localité dont le sol noir et les grandes murailles, noires aussi, semblaient avoir revêtu une livrée de deuil. Le ciel lui-même, obscurci par la fumée de toutes les fabriques réunies en ce lieu, semblait voilé d'un crêpe. Çà et là, un petit nombre d'arbres malingres, chétifs, essayaient en vain de pousser quelques feuilles, déjà flétries avant de naître, et brûlées par les poussières meurtrières charriées par l'air ambiant. Ce paysage aux lignes rigides, à l'aspect lugubre, racontait bien des choses : la misère humaine, le servage de l'ouvrier, le meurtre des délicatesses de l'esprit et des hautes aspirations de l'âme par la machine, par l'effroyable machine, infatigable et inflexible dans sa brutalité, se faisant obéir en bas à coup de sifflet strident, et salissant en haut l'azur, par la fumée qu'elle semblait lui cracher rageusement à travers toutes ses cheminées. Et je sentais en le contemplant, ce grand et misérable paysage, l'angoisse de naguère s'augmenter encore et devenir une intolérable oppression.

Tout à coup, une rumeur lointaine : un bruit confus de voix et de pas; rapidement elle se rapproche, et ce qui domine, ce sont des clameurs, des jurons et des menaces. Bientôt, en désordre, apparaît une foule, débouchant d'une rue latérale : en tête, quelques hommes, les mains et les figures noires, en costumes d'atelier plaqués de taches grasses, traînant par le collet et par les bras un malheureux à la figure décomposée, un ouvrier comme eux, et par derrière, hommes, femmes et enfants, se bousculant dans un pêle-mêle confus, et criant : « A mort, à mort le mouchard ! »

Me rapprochant de ce torrent humain, j'essayai d'interroger quelqu'un pour connaître la cause du tumulte; en vain : la trombe passa en me bousculant. Pourtant, avisant tout à fait derrière, une vieille femme en loques qui ne semble pas partager la fureur générale et qui jette à peine sur cette scène violente un regard morne et indifférent, je lui demande, déjà tout frémissant, une explication de ce qui se passe.

« Ce sont, me dit-elle, les ouvriers de l'usine V***, faut croire qu'ils ne gagnent pas leur vie là-dedans; ils voulaient se mettre en grève pour faire monter les prix des journées, et il y en a un qui a vendu la mèche, de sorte que le coup a été manqué et que le patron a renvoyé ceux qui s'étaient mis à la tête. C'est ce mauvais camarade qu'ils sont en train de corriger. Si c'est vrai, ce qu'on dit, il ne l'aura pas volé. »

Bien simple, ce récit de la vieille femme; mais comment expliquer la fièvre qu'il alluma dans mon cerveau?... ou plutôt, non, ce ne fut pas lui qui l'alluma, cette fièvre; mais il donna un corps à la fureur vague et latente qui s'était emparée de moi au contact de la troupe hurlante et grouillante. Instantanément, se dessinèrent en lignes précises des images distinctes qui se heurtèrent : salaire insuffisant, misère au logis, enfants criant la faim, patron regorgeant de toutes choses, victimes voulant établir une justice trop méconnue et trop violée, et traître l'empêchant d'aboutir; exaspération contre ce traître... Et alors, sous l'empire d'une volonté *que je sentais n'être pas la mienne*, ma bouche s'ouvrit, et il en sortit cette vocifération terrible, tonitruant au-dessus des autres clameurs, comme si elles les eût toutes condensées et réunies : « A mort le mouchard ! »

A ce moment même, l'avalanche s'était arrêtée : à quelque cinquante pas de là, l'effrayant cortège avait fait halte au centre d'une petite place. L'homme, maintenant, un peu relâché de ceux qui le maintenaient, se débattait; il gesticulait et parlait, autant que me permettait de le saisir le rideau humain qui me le cachait. Je ne pouvais distinguer ses paroles, et le son seul de sa voix parvenait jusqu'à moi. Il me sembla que les attitudes étaient moins menaçantes, et peut-être les explications balbutiées par lui allaient-elles désarmer les colères, quand en deux bonds, je joignis le groupe. Comment me frayai-je un chemin jusqu'au malheureux, c'est ce dont je ne me suis jamais rendu compte et ce qu'il me sera à tout jamais impossible d'expliquer. Devant l'homme, ma folie arriva à son comble; d'une main, je le secouai avec rage, arrêtant par la violence de cette action ses paroles suppliantes, et, de, l'autre je le frappai furieusement : il tomba, et sur le misérable terrassé s'abattit une grêle de coups qui, en un instant, en fit un cadavre...

... Depuis lors, dans la veille comme dans le sommeil, j'ai sans cesse présents à mon regard le visage meurtri, les yeux apeurés, les gestes pleins de prières de la victime; le son de sa voix frappe toujours mes oreilles. Que disait-il au moment où, brutalement, je l'empêchai de continuer? Je ne le sais pas au juste, mais il m'a semblé qu'il prononçait le mot : « enfants. » Peut-être parlait-il des siens, pour essayer d'attendrir ses bourreaux. Et depuis lors aussi, je me demande quelle pouvait bien être cette volonté étrangère qui a fait de moi un meurtrier.

Ah! je ne le vois que trop maintenant, et il faut bien que je le reconnaisse : mon âme individuelle, celle qui constitue ma personnalité, *mon moi*, n'est pas le seul moteur de mes actions; à côté d'elle, toutes les fois que je me trouve en présence d'une réunion d'hommes animés d'une commune pensée, il s'incarne en moi une autre âme qui domine absolument mes sens, mes facultés, ma volonté. Cette autre âme *c'est celle de la foule*. C'est, je le sais, je le sens, un être bien réel formé de l'agglomération de toutes les particules d'intelligence et de volonté que chaque individu, sous l'empire d'une passion vive, rayonne autour de lui. A cet être, qui synthétise au théâtre les éclats de rire de la comédie ou les frissons de terreur du drame, à l'église, les élans mystiques et les aspirations vers l'absolu, dans les réunions publiques, les désirs d'un sort meilleur et les bonds vers le progrès, dans une foule en furie, ses démences et ses violences, à cet être, il faut, pour qu'il se manifeste, un organisme vivant tout prêt; il lui faut un corps qui puisse prendre, et, pour mon malheur, je suis précisément le corps apte à le recevoir, l'organisme propre à vibrer sous son influence...

Oui, l'évidence, maintenant, éclate à mes regards : l'écolier modèle n'était que la résultante de l'application de chacun de ses condisciples; le croyant, le fervent, le reflet condensé de la foi des fidèles assemblées; l'habitué des réunions publiques, le récepteur de toutes les vibrations de ses compagnons; enfin l'assassin n'a été autre chose que le nuage qui, après s'être chargé de l'électricité furieuse dégagée par chacun des ouvriers irrités, a crevé sur la victime.

O mystère étrange et douloureux! suis-je criminel? ne le suis-je pas? Monstre à mille têtes, sphinx redoutable, quand sonderai-je le secret de son âme?... O ma raison!...

OTTO NILLIUS.

LA CONVERSION DE L'ATHÉE

Après le terrible incendie qui avait détruit son logis et dérobé dans son épaisse fumée la fuite de sa femme, Samuel Mayer s'était établi dans sa villa du faubourg et avait cherché à étouffer, par la lecture et le travail, les pensées irritantes et tumultueuses suscitées en lui par les derniers événements. Il eut bien voulu oublier Ruth et faire croire à tout le monde qu'elle avait péri dans les flammes, mais le monde a dans ces sortes de mystères une divination merveilleuse; des bruits vagues, puis toujours plus précis, circulèrent dans la ville, et le fond de ces bruits, presque véridique, affirmait que la belle juive s'était enfuie avec un amant, emportant ses bijoux. Seulement, sur la personne du ravisseur on n'était point d'accord; les uns supposaient que c'était un des employés de Samuel, d'autres un officier en retraite ruiné par les cartes, et la plupart nommaient un artiste du cirque qui avait assez inopinément quitté Pesth à la même époque.

On comprend ce que ces bavardages avaient de pénible pour le banquier; aussi voulut-il à

peine écouter Lévy, quand celui-ci vint lui raconter que, sans aucun doute, Ruth était partie avec les Nétosu, car un juif, son ami, avait cru, la même nuit, reconnaître à la gare la jeune femme et un garcon de l'âge de Nicolas Netosu. Comme surcroît de preuve, la fameuse maison était vendue.

L'irascible orgueil de Samuel souffrait cruellement et toute sa colère intime se tournait contre le prince, cause de ce scandale, comme il était cause de ses souffrances de cœur. Avec une nouvelle âpreté il reprit ses pensées de vengeance ; élever le fils de l'homme détesté comme un vrai type de la race que l'orgueilleux aristocrate méprisait si profondément, faire de lui un véritable usurier, un suceur de sang chrétien, un fanatique de la loi mosaïque, lui sembla une satisfaction suprême ; mais pour atteindre ce but il devait, en quelque sorte, commencer à refaire sa propre éducation.

Avec toute la ténacité qui lui était particulière, il se voua donc aux affaires, réprimant énergiquement tout scrupule de conscience, tout dégoût d'un gain ténébreux, toute pitié envers un chrétien qu'on pouvait pressurer ; et si, malgré ses efforts, quelque chose en lui se révoltait contre ses propres actes, il étouffait cé malaise moral par ce raisonnement amer que, quand il avait été honnête et généreux, on lui avait tout de même jeté au visage l'épithète d'usurier que, dans ce misérable monde où un préjugé de race pouvait détruire tout l'avenir d'un homme, où l'on tenait compte non de la valeur morale de l'individu, mais du hasard de sa naissance, que, dans ce monde-là, l'or seul était une puissance et que l'accroissement de la richesse *devait* être le but de la vie.

Le bruit de la rupture survenue entre Raoul et sa femme, dont toute la ville jasait sans pouvoir en trouver la cause, vint révolutionner les pensées de Samuel ; son premier sentiment fut une immense satisfaction, qui mit un baume sur sa plaie secrète. Quels que fussent les motifs de cette désunion, la séparation de son rival d'avec la femme qu'il aimait, calma merveilleusement l'aigre jalousie du banquier ; avec une nouvelle passion, il se reprit à contempler le portrait de Valérie, qu'il avait peint autrefois, ne soupconnant point combien de désespoir, de honte et d'injuste mépris il avait accumulé sur la tête blonde qu'il admirait.

Mais cette première joie passée, une toute nouvelle phase morale commença pour le banquier. Un sentiment de vide, d'isolement affreux s'empara de lui ; sa vie lui parut sans but, nulle affection vraie et profonde ne l'éclairant de ses rayons ; sa vengeance avait subitement pâli et perdu son intérêt ; en revanche, un remords, qu'il n'avait point senti jusqu'alors, le mordait au cœur. Il avait appris par hasard que le petit prince d'O... vivait chez son grand-père, et la pensée lui vint que les aristocratiques parents avaient bien peu d'affection pour leur unique rejeton. Que serait-ce s'ils apprenaient un jour que c'était un petit juif, usurpateur d'un titre auquel il n'avait aucun droit? Avec quel dédain méprisant ils le repousseraient et l'oublieraient! Un pénible sentiment de honte et de remords serrait le cœur du jeune homme. De quel œil le regarderait ce fils, qu'il avait sacrifié à sa vengeance sans songer à l'avenir qu'il lui préparait? il le haïrait sans doute, le fuirait, et Samuel resterait entièrement seul, car cet enfant volé et qu'il aimait d'un amour dont lui-même s'étonnait, on le lui reprendrait.

Néanmoins, son affection pour le petit Samuel grandissait encore ; c'était le seul être qui se réjouissait à sa vue, qui, plein de joie enfantine, guettait son arrivée et le comblait de caresses. « Et pourtant, toi aussi, tu me haïras un jour, se disait-il parfois, passant sa main dans les boucles cendrées de l'enfant ; tu ne me pardonneras pas de t'avoir si longtemps privé de ton rang, tu rougirai de honte d'avoir aimé comme ton père un juif méprisé. » Aussi, parfois, quand selon son habitude, le petit garçon, fatigué de jouer, venait se coucher sur le divan, près de lui, et s'endormait, la tête sur ses genoux, Mayer se prenait-il à désirer ardemment que la vérité ne se découvrît jamais.

Le résultat de ces sentiments et de ces réflexions amères, fut que, dans son for intérieur, Samuel se sentit profondément malheureux. Plus d'une fois la tentation lui vint de prendre un pistolet et de détruire le cerveau, siège de ces pensées infernales, de hâter le moment où tout cesserait, où le corps et l'intelligence se dissoudraient dans le néant. Cette pensée du néant après la mort était sa consolation et son espoir. et, pour bien se convaincre de sa réalité, il étudia tous les ouvrages où les savants prouvaient, par tous les arguments scientifiques, qu'il n'existe rien que la matière.

Tout ce travail intérieur de son âme ne se démontra extérieurement que par un goût excessif de retraite ; le jeune israélite avait complète-

ment rompu toute relation, en dehors des affaires, avec les maisons aristocratiques qu'il fréquentait autrefois; avec les financiers, ses collègues, il se bornait aux visites et réunions indispensables. Le seul baron Kirchberg n'avait pas été compris dans cet ostracisme du banquier. Bien qu'il évitât les fêtes et les grandes soirées, Samuel continuait à voir l'aimable gentilhomme qui lui avait toujours montré une bienveillance spéciale et qui continuait à visiter assidument lui-même le jeune israélite, le taquinant sur sa vie d'ermite et essayant de le dissuader de ses idées matérialistes.

Une après-dînée (environ à l'époque où Raoul étudiait le spiritisme à Paris), le baron Kirchberg arriva inopinément chez le banquier; le vieux seigneur, qui avait conservé la vivacité et l'esprit alerte d'un jeune homme, semblait très affairé. A peine fut-il assis qu'il dit en se frottant les mains :

— Je crois, mon cher Walden, que je suis à la veille d'une victoire et que je vais démolir radicalement vos détestables idées matérialistes et athées ; j'espère vous convaincre que tout ne finit pas avec la mort du corps, que notre petit cervelet n'est pas l'agent principal qui pense et agit en nous; il faudra renoncer aussi à d'autres horreurs que vous vous imaginez être des vérités absolues.

Samuel offrit un cigare à son visiteur et demanda en souriant :

— Puis-je apprendre quelle sorte d'arme irrésistible vous avez acquise, pour décapiter si sûrement toutes mes convictions appuyées par les plus grands savants ?

— Bah! il n'y a pas de savant qui tienne devant des faits comme j'espère que vous en verrez demain. J'ai appris que le célèbre *médium*, M. H. est de passage à Pesth; en présence de cet homme extraordinaire, les Esprits apparaissent et donnent des preuves irrécusables de leur existence d'outre-tombe. Je l'ai invité à passer demain la soirée chez moi, il a consenti et je suis venu vous prier d'assister à notre séance. Le cercle sera tout à fait intime : ma femme et moi, ma fille et son mari, vous et les deux comtes de X..., charmants garçons comme vous savez; et comme nous sommes tous très portés à croire, c'est vous qui représenterez dans notre réunion l'élément sceptique et positif.

Une expression de railleuse défiance plissa les lèvres du banquier :

— Et c'est sur ce Monsieur que vous comptez pour me convaincre, baron? Je me rassure en ce cas, car je suis persuadé que c'est un charlatan habile, qui vous trompera pour votre argent; avec lui je ne croirai pas, même si je vois des merveilles; les individus de ce genre savent habilement se procurer des renseignements sur les familles notables, des faits et des détails peu connus qu'ils exhibent, le moment venu, et, le dos tourné, ils se moquent de la crédulité de leurs victimes.

— Vous êtes dans une grande erreur; M. H... est un gentleman, un homme du meilleur monde que nous n'avons aucun droit de traiter de charlatan.

— Bah! fit Samuel, les fripons se parent toujours d'un certain lustre, mais j'aurai l'œil sur lui, car, pour produire des faits matériellement impossibles, il doit tricher.

(*A suivre.*) J.-W. ROCHESTER.

(Fragments de *La Vengeance du Juif.*)

BIBLIOGRAPHIE

Après la mort, par M. LÉON DENIS.

Le moment nous paraît particulièrement favorable pour rappeler à nos lecteurs que cet ouvrage *Après la Mort* est le corollaire de *Christianisme et Spiritisme*, du même auteur. (Le prix de chacun de ces volumes considérables est de 2 fr. 50.)

Voici, du reste quelques appréciations récentes sur *Après la Mort*, que nous sommes heureux de citer :

Le Dr Istrati, inspecteur général de l'enseignement supérieur, aujourd'hui Ministre de l'Instruction publique en Roumanie, écrivait à l'auteur :

« Votre ouvrage *Après la Mort* est un des meilleurs que je connaisse. Un tel recueil pour une société comme celle de mon pays, laquelle, quoique jeune, est déjà ravagée par le matérialisme terre à terre, serait très utile pour relever les caractères, élargir la pensée pure et nous fortifier dans la lutte pour l'existence, en rappelant à l'homme le but noble de la vie et ce qu'il se doit à lui et à ses frères. C'est pourquoi je viens vous demander d'autoriser la traduction en roumain de votre travail. »

Le Journal, Paris, 26 janvier 1899 :

« Il y a un homme qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'aie lu jamais. Il a nom Léon Denis et son livre est intitulé *Après la Mort*.

« ALEXANDRE HEPP. »

Le XIXe Siècle, Paris, mars 1899 :

« Il n'est point d'un mince intérêt de constater, dans les jours troublés que nous traversons, qu'un

des plus réels succès de librairie de l'heure présente échoit à un livre où il est parlé du problème de la vie au-delà de la tombe. Le dixième mille est, en effet, épuisé déjà du volume de Léon Denis: *Après la Mort*. C'est l'exposé très lumineux de la doctrine spirite, apportant une solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort, en même temps que de la nature et de la destinée de l'être humain et des vies successives. »

La Vie Moderne, août 1899 :

« M. Léon Denis a écrit sur le Spiritisme un livre qui fait autorité et qui en est déjà à son onzième mille : *Après la Mort*. C'est en termes éloquents et énergiques qu'il a pris la défense de cette doctrine, au point de vue historique, scientifique et philosophique.

« Quelles que soient les opinions que l'on professe, on ne peut lire sans une émotion profonde ce livre où est mis en pleine lumière le rôle joué de tout temps par les manifestations d'outre-tombe. »

Le Mouvement, de Liège, 1er septembre 1899 :

« Les livres de Léon Denis sont empreints d'une sincérité éclatante, d'une foi étrange et profonde qui donne à tout ce qu'il dit cette puissance et cette élévation de pensée, cette faculté d'infuser leurs propres convictions qu'ont seuls les poètes et les prophètes.

« Son livre *Après la Mort* est un livre idéal, dont chaque page est belle par elle-même. Si l'auteur n'arrive pas à vous faire croire, il vous fait au moins respecter sa croyance, car tout homme qui pense et cherche la vérité ne saurait rire d'une doctrine exposée avec une telle ferveur et une telle confiance. Il donne au lecteur une grande idée du Spiritisme; il en fait une conception large et noble, une doctrine nouvelle et vieille à la fois, où tout ce qui était bon demeure et où le nouveau remplace le suranné et l'injuste. »

***

Katie King (*Histoire de ses Apparitions*), d'après les documents anglais, avec illustrations, 2 francs.

Mme de Laversay vient de réunir en une brochure l'intéressant travail qu'elle avait bien voulu faire pour la *Revue spirite*, en 1897, sur Katie King.

Cette traduction avait vivement intéressé tous nos lecteurs de la France et de l'étranger, elle a même été reproduite dans plusieurs journaux spirites et spiritualistes français, anglais et espagnols.

Cette brochure est illustrée de cinq gravures hors texte, représentant quelques-unes des apparitions de Katie King et, en première page, le portrait de Miss Florens Cook, médium.

Elle forme un complément très utile à l'ouvrage de William Crookes, *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*; nous engageons donc toutes les personnes qui possèdent ce volume si important, d'y joindre celui que publie Mme de Laversay, avec préface de M. G. Delanne.

Il relate les premières apparitions de Katie King et donne les témoignages de M. Harison, directeur du journal *Le Spiritualist* de Londres; de M. Benjamin Coleman; du Dr Sexton; du Dr J.-M. Gully; du prince Emile de Sayn Wittgensteen, aide de camp de S. M. I. l'empereur de Russie; de M. Georges H. Tapp; de M. Henry Dunphy; de M. Dawson-Rogers; du professeur William Crookes; de M. Enmore Jones; de Mme Ross-Church (Florence Marryat) et aussi le récit par Miss Florence Cook du début de sa médiumnité.

Mme de Laversay a donc accompli une bonne œuvre, en complétant l'historique des célèbres apparitions de Katie King; plus tard, nos petits-fils voudront consulter ces documents de la première heure, lorsqu'ils relateront, avec fidélité, tout ce qui concerne le spiritualisme moderne.

***

L'ESPRIT DE J. SUS, par Henri de Villeneuve et *LE CREDO DU P. DIDON* du même auteur. Prix : 3 fr. 50 franco.

En ces temps où la prétendue faillite de la science a remis sur le tapis la question religieuse, nous recommandons la lecture d'une nouvelle édition de *L'Esprit de Jésus* et de la brochure *Le Credo du P. Didon*, par Henri de Villeneuve.

Dans *L'Esprit de Jésus*, on suivra les transformations de la doctrine galiléenne depuis les prédications du lac de Tibériade jusqu'à nos jours, et on sera bien obligé de reconnaître que l'histoire de l'Eglise n'est le plus souvent que l'histoire des trahisons qu'a subies l'idée de Jésus.

La seconde partie du livre de M. de Villeneuve est une œuvre plus personnelle qui a déchaîné bien des colères. Il s'attaque aux parasites de l'Evangile et il trouve que les maîtres du monde n'ont souvent de chrétien que le masque et le titre, que ces dévots ont trop de fiel pour le pur froment de l'Evangile. Comme ils vous ont travesti ces trois choses qu'on appelle : savoir, aimer, croire! L'auteur a ici des pages superbes d'envergure poétique, tout en gardant la netteté, la sobriété de Renan.

M. Paul Desjardins a écrit de ce livre qu'il l'avait vivement intéressé et qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne fût un très beau livre. *La Revue de Belgique* par la plume du professeur Stecker, a salué ce livre avec respect, comme un *sursum corda* jeté aux âmes desséchées par l'ironie du scepticisme et M. Emile Trolliet ne peut s'empêcher d'admirer, dans le beau livre de M. Henry de Villeneuve, des pages tout embaumées de grâce et de poésie sur le mystérieux et miséricordieux conducteur d'âmes, le pasteur de la Galilée.

Dans le *Credo du P. Didon*, l'auteur démontre très nettement que le Jésus-Christ du P. Didon ne nous a rien appris. Toutes les objections faites au christianisme révélé par l'école rationaliste restent debout, aussi entières, aussi exigeantes. M. Henri de Villeneuve le regrette et le déplore.

Il ne demanderait pas mieux que de croire aux dogmes, si consolants de l'Eglise catholique, mais il se méfie du mirage. « Il y a trop de fleurs dans ce christianisme, dit-il, Dieu ne vous en devait pas autant. »

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.